

## **L'amiral de Rochemont Un homme des Lumières**

Il y a soixante ans, un grand-père promenait régulièrement son petit-fils dans un parc d'Albi. Y trônait un buste de bronze, au regard profond et austère, rehaussé de larges épaulettes militaires, drapé d'une cape battue par les vents. Ce buste était celui de l'Amiral de Rochemont, cet enfant c'était moi.

Quelle ne fut pas ma surprise de découvrir des années plus tard que cette vigie aux allures martiales avait été l'auteur d'une préface aux saveurs indolentes pour son ouvrage le plus fameux, Le Parnasse Occitanien (1819) :

*« Si le mérite essentiel des arts consiste dans l'invention, le premier rang parmi nos poètes appartient, sans aucun doute, aux anciens troubadours. Créateurs du parnasse moderne, ce titre seul fonde leur droit à l'attention de tout homme de lettres. (...) On accueille avec joie les auteurs de ce plaisir nouveau : reçus dans toutes les cours, invités à toutes les fêtes, chéris des belles et des grands, leur sort fut digne d'envie ; et pour comble de bonheur, les muses leur ouvrirent le chemin de la fortune, faveur qu'elles ont rarement accordée, même à leurs plus illustres nourrissons. »*

Que d'apparences paradoxes. Marin sous l'Ancien régime, homme politique sous la Révolution, lettré sous la Restauration, il fut de ces grands hommes que les grandes époques ont modelés. Qui donc est ce maître ès-jeux, dont l'abbé Salvat ravivait le souvenir à l'occasion du centenaire de sa mort, en 1935 ? Je n'ai pas résisté au plaisir -que j'espère vous faire partager- de me promener, à mon tour, avec vous, en compagnie de ce personnage singulier, belle figure de ma ville natale.

### **Un marin sous l'Ancien Régime**

Rochemont naquit dans une France confrontée aux tumultes et aux coups de canon entre puissances européennes s'affrontant pour la prééminence sur le vieux continent.

Depuis la guerre de succession d'Autriche à laquelle succéda la guerre de Sept ans, l'Europe était en ébullition. L'anglais William Pitt s'employait à affaiblir le Royaume de France, aidé en cela par le Prussien Frédéric II, désireux d'asseoir son hégémonie au détriment des souverains austro-hongrois. Face aux ambitions expansionnistes de la Grande-Bretagne, arrimées sur la puissance de feu de sa

Marine, la France de Louis XV, désargentée, était fébrile. La Marine royale tentait désespérément de rester à flot face à son orgueilleuse rivale d'outre-Manche.

**1.1.** Qui eût pu croire que deux des grands protagonistes de cette rivalité navale fussent l'un et l'autre originaires d'Albi, ville au cœur des terres occitanes, à 134 kilomètres du rivage le plus proche.

De quatre mois le benjamin de Jean-François Galaup, qui n'était pas encore Lapérouse, et qu'il dût côtoyer au collège des Jésuites d'Albi, Henri-Pascal de Rochegude né le 17 décembre 1741, fut incontestablement celui dont la trajectoire dans la Marine paraît la moins intuitive.

Alors que l'époque était indéniablement martiale, Rochegude n'était pas de ceux qui furent pétris de mythes guerriers, où l'odeur de la poudre et le fracas du tocsin se mêlaient dans des rêves d'épopées sauvages et viriles. Issu d'une famille de petite noblesse, l'appel de la mer répondait à un appel plus profond : celui des possibles. « Homme libre, toujours tu chériras la mer ! » disait Baudelaire. Voilà indéniablement ce qui poussa Rochegude vers la Royale. Cette soif de liberté semblait largement partagée par les Occitans du siècle, au point que l'Abbé d'Alais (ancienne appellation d'Alès) tenta de faire embarquer un proche dans une des missions de Rochegude avec ces mots : « *Le sujet de mon épître vous paroitra surement baroque, quoique très simple, un homme a la plus belle envie du monde de voir la mer, de voyager, de monter un vaisseau* ».

Son comparse albigeois Lapérouse s'apprêtait également à embarquer pour des terres lointaines et prendre part à la grande marche du monde. Pourtant, son destin fut bien différent de celui de Rochegude. Véritable chef militaire et grand explorateur reconnu par ses pairs pour sa carrière exceptionnelle, son héritage fut réhaussé par son issue tragique. Rochegude, homme des Lumières, fut avant tout un brillant intellectuel et un marin « diplomate ». De cet écart entre leurs renommées, sur les mers, Rochegude souffrit sans nul doute. Il fut parfois réduit à la fonction de témoin de l'illustre destin de son contemporain, au point de devoir, à la demande du maire d'Albi, présider en 1825 la commission chargée d'élever un monument à la mémoire de Lapérouse, qui fut inauguré en 1853. Je ne me doutais pas que rêvant, enfant, devant ce monument et les ancres rapportées par Dumont d'Urville, je mouillerais quinze ans plus tard, jeune aspirant de Marine à bord de « La Dunkerquoise » à Vanikoro, où Lapérouse disparut en 1788 sur son navire « L'Astrolabe ».

**1.2.** Pour autant, ses faits d'armes sur les mers ne sont pas à sous-estimer. Le 17 avril 1757, Henri de Rochegude, qui n'a encore que 16 ans, fut admis « sur la liste des gentilshommes pour servir en qualité de Gardes de la Marine au département de Rochefort ». Aux côtés de Lapérouse, il fut affecté à Louisbourg (Canada),

convoité par les Anglais. A bord du « Dragon », Rochegude fit face aux fracas et à la fureur des combats. La flotte française défaite préfigurait le début du déclin de la présence française en Amérique du nord et dans les Outre-mer. La Guadeloupe tomba. Montréal aussi, entraînant dans sa chute, la perte définitive de la Nouvelle-France.

Cet échec ébranla les jeunes Gardes, rongés par l'amertume et éprouvés par les conditions de vie à bord.

Tenace, Rochegude poursuivit son engagement. Après différents embarquements, il fut nommé Aide-du-port en 1765 par Choiseul-Stainville, dont le frère Léopold avait été archevêque d'Albi. Fonction d'intendance, consistant à veiller à l'entretien du port, surveiller les travaux en cours et faire appliquer les règlements. Ses compétences furent remarquées car il fut par la suite « chargé du détail », c'est-à-dire chargé de gérer tout ce qui se consomme et s'utilise à bord. A l'évidence, semblait-il meilleur gestionnaire que navigateur, à l'inverse de Lapérouse, enseigne de vaisseau trois ans avant lui.

Mais là n'est pas son avis puisqu'en 1766 il s'aventura à se plaindre directement au ministre de ne pas avoir obtenu son grade. Et après avoir embarqué sur la flûte « La Garonne », il reçut de Choiseul-Praslin l'invitation à « ajouter un peu de modestie à ses bonnes qualités », rappelant étrangement les échanges du duc de Guiche et de Cyrano :

« - Vous êtes fier.

-Vraiment, vous l'avez remarqué ? »

Preuve qu'il y avait du Gascon chez Rochegude !

Ce revers retentissant n'en resta pas moins tempéré par l'ouverture d'une période d'exotisme et d'intrigues pour Rochegude. Le militaire se mut en diplomate, parfois même en espion.

Il se familiarisa avec la Compagnie des Indes et le commerce des épices, notamment la girofle et le poivre, aux côtés du très entreprenant Pierre Poivre. Lyonnais d'origine, ancien séminariste des missions étrangères et passionné de botanique, Poivre sillonnait l'Extrême Orient, débordant de projets. Son ambition : couvrir la France d'épices, motiver les colons et améliorer le sort des esclaves. Excusez du peu. Son épouse, Françoise Poivre, embrasait les cœurs et inspira à Bernardin de Saint Pierre le roman Paul et Virginie. Peut-être est-ce ce voisinage exubérant qui fit naître chez Rochegude le goût de la botanique et le rêve de réaliser dans son parc albigeois une réplique miniature de la nature luxuriante et odorante des Indes.

Rochegude se démarquait alors par sa maîtrise des langues -il parlait espagnol, italien et anglais- et la finesse – déjà - de sa plume, au point d'être missionné par ses autorités. Avant de quitter la France, un certain Maissire, probable officier traitant du secrétariat de la Marine ou des Affaires étrangères, lui fit remettre une lettre dans laquelle « *il prit Monsieur de Rochegude de vouloir bien lui rendre le service de l'informer lorsqu'il sera dans le golfe du Bengale* ». Il fut de fait chargé de rendre compte de la situation qui prévalait dans le nord de l'Inde, sous domination afghane. Sa mission dura plus d'un an et le conduisit à Chandernagor, à Pondichéry et à travers l'Inde. Dans la torpeur locale, Rochegude fit preuve d'une capacité inouïe à nouer des relations, y compris – et au mépris des risques – au plus près de l'ennemi, comme à Calcutta où il entretint avec le capitaine anglais Fleming Martin une grande proximité. Ses rapports, aux titres évocateurs, tels Sommaire de mon voyage au Bengale ou Ayder Ali Kan fait la guerre aux Anglais, furent salués par le ministre qui s'engage à « en parler au Roi ».

**1.3.** A cette période, l'intelligence et l'indépendance de Rochegude en firent un préfigurateur de Thomas Edward Lawrence, le fameux Lawrence d'Arabie qui écrivait dans Les sept piliers de la sagesse : « Tous les hommes rêvent, mais inégalement. Ceux qui rêvent la nuit dans les recoins poussiéreux de leur esprit s'éveillent au jour pour découvrir que ce n'était que vanité ; mais les rêveurs diurnes sont des hommes dangereux car ils peuvent jouer leur rêve les yeux ouverts, pour le rendre possible. C'est que j'ai fait. »

Hélas, à l'image du futur Lawrence d'Arabie, Rochegude effrayait ses chefs, et l'ordonnance de 1772 scella sa carrière. Edictée le 18 février, elle visait à réorganiser profondément la Marine et prévoyait de « *détruire la différence d'esprit de Corps dans les deux armées (Marine et Guerre) dont les effets ont été plusieurs fois nuisibles* ». Outrage suprême, ses membres porteraient le même uniforme que celui des officiers de l'armée de Terre, on disait de « Guerre » à l'époque. La querelle des boutons ne date pas d'aujourd'hui. Rochegude s'insurgea une nouvelle fois, ce fut celle de trop. La foudre tomba et détruisit tout le crédit acquis auprès du ministre lors de sa mission au Bengale.

C'est alors que le paradoxe Rochegude culmine : à ce moment précis où il cherche tant à se faire oublier, son nom va entrer dans l'histoire. Le 1<sup>er</sup> mai 1772, Rochegude embarque pour la deuxième expédition d'Yves Joseph de Kerguelen avec l'objectif de vérifier s'il existe bien ou non un continent austral. Le 6 janvier 1774, après un voyage sans encombre, Rochegude fait accoster une chaloupe pour lever le plan de la rive, la baptise « la baie de l'Oiseau » et glisse un message dans une bouteille pour attester le passage des expéditions françaises et la prise de possession des îles pour la couronne de France. Elle fut retrouvée par un matelot

de James Cook trois ans plus tard. Plus d'un siècle après, en 1908-1909, un autre navigateur breton, Raymond Rallier du Baty, rejoint les îles Kerguelen pour établir la topographie et laissera définitivement l'empreinte de Rochemade dans l'histoire en baptisant la presqu'île située au nord-est de la péninsule : Presqu'île Rochemade.

Si, treize ans plus tard, il mouilla à nouveau dans les eaux de Saint Domingue en prenant le commandement d'une corvette, « la Fauvette », désormais homme d'expérience, Rochemade n'était dupe de rien. C'était là, il le savait, tant un lot de consolation qu'une mise à l'écart. A son retour, il entreprit de s'installer durablement dans son Languedoc natal en faisant l'acquisition d'un hôtel qui porterait désormais son nom. Mais la course du monde le rattrapa et l'agitation gagna la province. Lui qui avait tant voyagé, entendu et appris, le comprit : les États Généraux avaient besoin d'une réforme. Il y prit toute sa part.

Il participa à toutes les délibérations des assemblées qui se réunissaient à Albi. Il en fut une figure marquante. Excellent orateur et rédacteur, très ouvert aux « idées nouvelles », un nouvel horizon, inattendu, s'ouvrit désormais devant lui.

### **Un homme politique au cœur de la Grande révolution**

**2.** Alors que sa carrière militaire semblait révolue, Henri-Pascal de Rochemade fut de ces hommes qui s'illustrèrent à la lumière – parfois crue – de la Révolution. Cruelle avec les uns, elle révéla, chez lui, un noble « acquis aux idées nouvelles », épris d'humanisme et de fraternité. Ses choix et son action résolue, de 1789 au Directoire, apportèrent tous les témoignages de son attachement au service de l'Etat et de sa terre albigeoise.

**2.1.** Rochemade s'inscrivit ainsi dans une longue tradition française où l'engouement intellectuel armait la vision des souverains dans le grand jeu des nations. Richelieu puis Colbert avaient ouvert les Académies dès le siècle précédent. L'Académie française, fondée en 1635, avait rédigé le Dictionnaire. L'Académie des sciences (1666) abordait les questions de mathématiques et de chimie et de physique. La dernière, l'Académie de Marine avait vu le jour en 1752.

Avant sa retraite dans l'Albigeois, l'intelligence de Rochemade et ses connaissances en mathématiques avaient déjà été remarquées au point qu'il fut choisi par le Roi pour prendre une place d'adjoint dans l'Académie royale de Marine ; une institution où se rassemblait une société de marins savants et lettrés, où le goût des sciences se conjugait avec l'attrait pour la mer.

A cette époque, Rochemade fût initié aux loges. On y débattait et on discutait des « idées nouvelles » ; celles qui transcendent l'homme. Il prit conscience que si

l'individu pouvait échouer, être arrêté, exécuté et tomber dans l'oubli, l'idée, elle, pouvait encore changer le monde. Lui qui sillonna le globe et se mêla aux cultures étrangères savait d'expérience le pouvoir des idées. Il vit des hommes tués en leurs noms et mourir en les défendant. Rochegude, exposé au feu et à l'effroi, acquit la conviction que les idées étaient les vraies forces qui dictent la marche du monde.

Considérant que l'absolutisme royal était révolu et freinait l'évolution de la société et le progrès, il lui importait cependant d'être présent dans les lieux de décision, dès les premières heures de la Révolution.

Ainsi, dans l'effervescence de la préparation des États généraux, Rochegude s'illustra, à la tribune de l'assemblée diocésaine d'Albi, le 11 février 1789, en s'exprimant avec verve pour appeler à « une Constitution nouvelle dont les principes inaltérables assurent notre félicité, insist[ant] sur la suppression des États actuels et des vices qu'ils ont répandus dans l'administration de la province ».

Dans la suite de la Révolution, catalogué comme « Voltairien », il ne se départit à aucun moment de ses opinions progressistes et humanistes qui lui valurent notamment d'être, du temps de la Convention, l'un des rares députés nobles élus le 6 septembre 1792.

Son sens de l'honneur et de l'Etat furent manifestes lors du procès de Louis XVI. Il y adopta une posture humaniste, rejetant la décapitation du roi, et lui préférant la détention et le bannissement. Il fut alors considéré comme un monarchiste modéré, ce qui l'exposa aux risques de l'emprisonnement et de l'échafaud, aux heures les plus enfiévrées de la Révolution. Pourtant son honneur lui interdisait de prendre la voie de l'émigration, fustigeant avec courage le parti des Emigrés. L'abbé Salvat, mainteneur émérite du début du XX<sup>ème</sup> siècle, lui attribue ces propos : « *Le grand nombre de mes camarades qui vient d'abandonner ses devoirs me force de remplir les miens avec plus de vigueur [...] mon patriotisme s'augmente de ce qui manque aux autres.* ».

**2.2.** Mais, la Révolution fut également pour lui un temps d'engagement, d'homme d'Etat, renouant surprenamment avec la Marine.

Un an après l'exécution de Louis XVI, il fut nommé contre-amiral et chargé par le secrétaire d'Etat à la Marine d'une mission d'inspection des infrastructures de défense de la côte bretonne, entre Lorient et Brest. Cette responsabilité, exercée avec le sérieux qui le caractérisait, conduisit à l'établissement d'un arrêté relatif aux fortifications de Brest, appelant à de nouvelles constructions pour contrecarrer la menace anglaise, toujours aussi vivace.

Il acheva son œuvre au profit de la Marine, en siégeant dès 1798 au Conseil de Guerre.

Ayant espéré au début de la décennie reprendre la mer, et le flambeau de Lapérouse dont personne n'avait retrouvé la trace, malgré les nombreuses missions affrétées, Rochegude se résolut en 1800 à mettre un terme à sa carrière militaire.

**2.3.** Fidèle à la Marine qu'il servit pendant 43 ans, il fut fidèle à Albi, dix ans durant, en portant sa voix à Paris, tandis que le comte de Toulouse-Lautrec, lui, défendait Castres. Il importe de rappeler qu'Albi entama la Révolution, empli de griefs vis-à-vis de sa rivale tarnaise Castres, avantagée par les États-généraux de 1614, privant Albi de toute représentation parlementaire. Les rancunes peuvent être tenaces.

Alors que le diocèse d'Albi était nettement plus peuplé que celui de Castres, 136.000 habitants contre moins de 89.000, les premiers temps de la Révolution semblaient encore privilégier la petite Venise du Languedoc, confirmée en 1789 comme chef-lieu du département et abritant l'essentiel des administrations locales.

L'étude de la correspondance de Rochegude enseigne que, durant ses mandats successifs (député de la Constituante pour la sénéchaussée de Carcassonne en 1790, député de la Convention pour le département du Tarn en 1792 et membre du Conseil des Cinq-Cents de 1795 à 1797), il fut abreuvé de lettres de sa municipalité de naissance l'encourageant à « veiller pour les intérêts des citoyens d'Albi ». Pourtant, il refusa avec panache, en octobre 1791, la mairie d'Albi. Il œuvre auprès des ministres, avec méthode, au rapatriement successif, à Albi des tribunaux, de l'évêché, de la prison ou encore de l'école centrale. Alors que depuis 1795, Castres fut affectée par d'importants troubles contre-révolutionnaires, l'action de Rochegude fut consacrée lorsque, le 22 septembre 1797, le chef-lieu du département fut transféré à Albi.

Le coup d'Etat du 18 brumaire sonna le glas de son engagement politique. Il est vrai que Rochegude s'était déjà détaché de la vie politique lors de ces dernières années parisiennes. Il est probable qu'il fut moins assidu aux séances de la Convention et plus intéressé par la consultation des manuscrits de la Bibliothèque nationale, où il copiait déjà les chansons de nos troubadours. Rappelons qu'il parlait outre l'espagnol, l'italien et l'anglais, le languedocien -nous dirions aujourd'hui le l'occitan-, le latin et le grec.

### **Un lettré sous la restauration**

Après avoir contribué, notamment depuis Paris, au rayonnement politique et administratif d'Albi, Rochemure, de retour sur sa terre natale, consacra le dernier tiers de sa vie à raviver l'étude des langues occitanes. Il le fit avec tant de vigueur que, dans Les Causeries du lundi, Sainte Beuve écrit : « *l'étude du provençal ancien était alors très peu répandue (...) et ne comptait guère que cinq personnes qui ne le sussent : M de Schlegel, M Fauriel, M. Raynouard et Monsieur de Rochemure. En voilà quatre bien comptés, c'est tout au plus si l'on aurait pu trouver le cinquième* ». Rochemure est même érigé par les habitants de Cuc-Toulza dans le Tarn comme « *l'oracle à ce sujet* ».

L'oracle laissa notamment deux ouvrages majeurs, le Parnasse Occitanien, recueil de 198 poèmes occitans de troubadours, dont un poème en vieux français attribué à Richard Cœur-de-Lion, et l'Essai d'un Glossaire Occitanien offrant 334 pages de vocabulaire pour rendre accessible l'intelligence des poésies de troubadours. Ses ouvrages avaient été préparés, des années durant, par la constitution de onze recueils in-folio où Rochemure avait copié 3927 pages de textes dans les langues parlées en France au Moyen-âge. Cependant, il ne publia pas les 1433 poèmes français antérieurs à 1300, mais les seuls poèmes de langue d'oc. Poursuivons la préface du Parnasse entamé en introduction : « *L'apparition des troubadours jeta quelques rayons de lumière à travers ces épaisses ténèbres. C'est à eux que notre pays doit quelques-unes de ses plus brillantes qualités. Occupés sans relâche à célébrer la galanterie et la loyauté, la politesse et la valeur, ils parvinrent à rendre nationales ces qualités aimables et brillantes qui ont fait et pourront faire encore l'admiration et le désespoir de nos voisins. Nés au sein de la barbarie et de l'ignorance, ces poètes osèrent ouvrir une carrière qu'ils parcoururent avec éclat. Sans maîtres et sans modèles, ils ont eu la gloire d'en servir ; ce sont les troubadours qui inventèrent la rime ou du moins ils surent en user en merveilleux artistes ; nous ne croyons pas qu'à cet égard ils aient été surpassés par les poètes d'aucune nation.* »

Alors que l'auteur rencontrait les plus grandes difficultés à publier ses ouvrages, a fortiori sous un premier Empire rétif aux innovations littéraires, Rochemure croisa la route des Jeux Floraux, par l'entremise de deux mainteneurs, Escouloubre et Aguilar, au début des années 1810. Ils s'étaient engagés comme lui dans le projet de traduction d'une œuvre dont nous avons récemment parlé notre confrère l'abbé Passerat : Leys d'Amor. Souvenons-nous que, le 14 juillet 1808, les cendres de Godolin furent solennellement portées à Notre-Dame de la Daurade, marquant le retour prestigieux de notre Compagnie aux traditions occitanes.

Comme par réminiscence de sa vie précédente, son entrée à l'Académie fut retardée par l'épisode des Cent jours où Rohegude dut se faire oublier de peur d'être inquiété, notamment depuis l'attribution par le duc d'Angoulême, fils aîné du futur Charles X, de la décoration du Lys pour son engagement au profit d'une monarchie parlementaire.

Une fois la situation stabilisée, Rohegude prit langue avec François Raynouard, secrétaire perpétuel de l'Académie française, engagé dans l'impression des Poésies originales de troubadours puis de la Grammaire des troubadours qui lui valut son élection comme Maître es jeux le 13 août 1819. Ce dernier fut séduit par l'érudition de Rohegude.

Commença alors une ère prolifique pour ses écrits qui furent enfin édités à partir de 1819 à Toulouse chez Bénichet-Cadet. Plus doué avec une plume qu'avec un mousquet, Rohegude fit mouche, au point d'apprendre d'Agular qu'il allait être « *agrégé au nombre des maîtres de l'Académie des Jeux floraux* ». Nous roissons de plaisir en lisant son éloge de Toulouse : « *Chaque province dit-il avait son dialecte ; mais celui du Languedoc devient bientôt la langue générale. Il dut cet avantage à la résidence de ses souverains, les plus puissants pairs du royaume ... C'est dans cette ville (Toulouse)... toujours amie des sciences et des arts, que les comtes avaient fixé leur séjour. La beauté du site, la fertilité du sol et l'aménité de l'air, la bonté des princes, la politesse des courtisans et les mœurs civilisées des sujets ; en un mot, les causes physiques et morales donnèrent à la langue des troubadours l'harmonie, l'élégance et la douceur, qui la rendirent sans peine la plus belle de l'Europe. Les poètes du midi de la France, ceux du nord de l'Espagne et de l'Italie l'employèrent dans leurs vers de préférence à leurs idiomes naturels. Ils enchantèrent leurs contemporains par ces enfants de leur génie ; et la ville de Toulouse peut réclamer la gloire d'avoir elle seule fourni plus de troubadours que deux des plus grandes provinces où l'Occitanien était parlé.* » Pour ce seul éloge, Pascal de Rohegude ne méritait-il pas les sympathies et les suffrages de l'Académie toulousaine ?

Rohegude est élu à l'unanimité le 9 juillet 1819 et répond au secrétaire perpétuel Pinaud : « *honoré d'une marque d'estime si éclatante, je voudrais pouvoir remplir les devoirs que ce titre impose [...]; mais l'âge, la position et le défaut des moyens paralysent ma bonne volonté. Je ne puis donc offrir à l'illustre compagnie que le juste tribut de ma reconnaissance et de mon profond respect.* » Je ne peux résister au plaisir de vous citer une phrase extraite d'une lettre adressée au secrétaire perpétuel le 8 mai 1820 : « *Mon seul regret est de n'être point à portée de vivre avec des confrères aussi instruits qu'estimables, afin de m'éclairer de leurs lumières, et particulièrement des vôtres* ».

Si la carrière littéraire de Rochemont lui apporta une reconnaissance certaine, restait l'épineuse question de sa succession. Resté célibataire, la mort de son neveu, qu'il avait adopté comme seul héritier, scella la question. Rochemont se retira alors dans sa bibliothèque où il fit aménager une alcôve. Il vécut les dernières années de sa vie en ermite, nourri de seule littérature.

Il mourut le 16 mars 1834 à l'âge de 93 ans. Ses funérailles furent grandioses, juste reconnaissance par les Albigeois de l'héritage de ce grand homme qui œuvra au rayonnement politique et culturel de leur cité et de l'Occitanie. Eugénie de Guérin y assista et rapporte l'évènement à son amie Louise de Baynes.

Cependant, malgré l'insistance de l'évêque, ce Voltairien refusa les derniers sacrements.

Mais la mort de Rochemont ne signifia pas sa fin. Ce bon connaisseur de la Grèce antique et des mythes était bien averti par les enseignements de L'Iliade et de l'Odyssée, et notamment par la discussion d'Ulysse et d'Achille aux enfers : la vraie mort, c'est l'oubli.

Rochemont laissa un legs remarquable : sa bibliothèque. Généreux et « voulant laisser un souvenir à la ville où il était né », il légua à la commune d'Albi son hôtel, le parc qui l'entoure, où son buste fut érigé en 1886, et sa bibliothèque. Celle-ci vit disparaître certains de ses ouvrages jugés « licencieux » au lendemain de sa mort afin de lui accorder une sépulture chrétienne.

Plusieurs conditions accompagnaient toutefois son testament : l'hôtel devait garder son nom, la bibliothèque serait publique et ne pourrait être déplacée. Le codicille spécifiait que le recrutement du bibliothécaire ferait l'objet d'un concours ouvert au plus grand nombre où les candidats devraient connaître le latin, le grec et avoir des notions de botanique.

Pour venir au secours de ses concitoyens les plus pauvres, Rochemont légua à l'Hospice de la Charité la métairie du Mas Grand. Il est anonymement enterré, sous une simple dalle dans le cimetière de l'hospice. Il y avait du Bénédictin chez cet homme. La même fraternité de cœur qu'il déploya durant la Révolution.

Sa bibliothèque compte aujourd'hui plus de 12000 volumes qui concernent le monde maritime, la politique, l'histoire du Tarn, les traités sur les troubadours et différents écrits à tendance philosophique. Auxquels s'ajoutent les classiques grecs et latins ainsi qu'un certain nombre d'ouvrages en langues étrangères qu'il faisait venir de Toulouse ou de Paris mais aussi d'Angleterre, d'Allemagne, ou d'Italie.

## Conclusion

La vie de l'amiral de Rochemure fut rythmée par des mues successives qui révélèrent à chaque étape, de manière toujours plus précise, la nature de son caractère. Fait de l'esprit de liberté du marin, du sens aigu de l'engagement d'un homme de la Révolution et d'un attachement indéfectible à la culture occitane, magnifiée dans le dernier temps de sa vie.

J'en reviens à l'abbé Salvat. Il voyait en Rochemure un acteur de la « *résurrection de l'âme occitane* ». Je le cite : « *Il se dégage, avant tout, de [s]es lignes, un grand, un profond amour de Rochemure pour sa langue et son pays. [...] Les esprits étaient alors orientés nettement vers la résurrection du passé. Rochemure choisit, dans ce passé, ce qui concernait son pays, et il travailla pour la gloire de l'Occitanie.* »

Près de 200 ans après sa mort, j'ai eu plaisir à rappeler son héritage et la source d'inspiration qu'il peut représenter aujourd'hui pour chacun des membres de notre Compagnie, héritiers des troubadours.

J'achève ce soir avec vous une promenade vieille de soixante ans...

Pascal MAILHOS

Mainteneur de l'Académie des Jeux floraux

Lecture du 3 avril 2025